# ESCULAPE ET THÉMIS



IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ
RUE BERGÈRE, 20.

# ESCULAPE ET THÉMIS

OU

# LES DENTISTES AU XIX[e] SIÈCLE


PAR HÉNOQUE

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS
CHIRURGIEN-DENTISTE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SCIENTIFIQUES.


« *Adhuc supersunt multa quæ possim loqui.* »
(PHÈDRE.)


PARIS

CHEZ COULON-PINEAU, LIBRAIRE AU PALAIS-ROYAL.
GALERIE D'ORLÉANS, N° 16,

ET CHEZ L'AUTEUR, RUE SAINT-HONORÉ, 361.

1854.



# A MONSIEUR MAGENDIE

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR,

Médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, Professeur de médecine au Collége de France, Membre de l'Institut et de l'Académie impériale de médecine, Président de la Commission d'hygiène hippique près le ministère de la Guerre, Président du Comité consultatif d'hygiène publique près le ministère de l'Intérieur, etc.

MONSIEUR,

En publiant quelques pages sur une branche de l'art de guérir, je crois être utile à la société et à l'art lui-même.

Le sujet que je traite était susceptible de plus de développements, mais je me suis rappelé l'épigraphe de votre thèse inaugurale : « *Il faut ménager le temps de ses lecteurs : on ne saurait jamais en être trop avare.* »

J'ai voulu, Monsieur, me conformer à la pensée qui vous inspirait lors de votre début dans une carrière que vous deviez parcourir si glorieusement.

Vous daignerez, je l'espère, accorder à l'écrivain modeste l'intérêt et l'estime que vous n'avez cessé de témoigner au fervent disciple et au praticien consciencieux.

Cet opuscule n'est qu'un pâle reflet de vos doctes leçons; veuillez, cependant, Monsieur, l'agréer comme un hommage de ma profonde reconnaissance et de mon respectueux dévouement.

D^r^ HÉNOQUE.

Paris, le 21 novembre 1854.

## QUASI-PRÉFACE.

Une simple brochure, œuvre éphémère, comporte-t-elle une préface?

L'imprimeur a dit oui, mes amis disent non.

D'autres diront sans doute qu'il ne faudrait ni préface ni brochure.

A ces derniers, qui me prêtent de malignes intentions, j'opposerai le langage de l'orateur romain : « Laissons aux Grecs le droit de dénigrer les hommes qui ne pensent pas comme eux. »

Quant aux premiers, je ne leur offrirai qu'une demi-satisfaction, que complétera,

j'ose l'espérer, la bienveillance du public jointe à l'assentiment de mes honorables collègues. Voués, chacun dans notre sphère, au soulagement de l'humanité, nous sommes tous intéressés à combattre l'ignorance et le charlatanisme. Ayons tous un même esprit, puisque nous avons un même devoir à remplir.

# CHAPITRE PREMIER.

L'art et le métier. — Coup d'œil rétrospectif sur la médecine. — Molière et les Purgons. — Le bonnet égalitaire transformé en bonnet doctoral. — Les cures de la nouvelle École. — Décret du 19 ventôse an XI. — Les contrebandiers. — Guerre des dentistes. — Jugements contradictoires. — Incidents. — Arrêt de la Cour de cassation.

Pour l'honnête homme, l'art est un sacerdoce; pour beaucoup de gens, l'art n'est qu'un métier.

Ministre de la nature, l'homme de l'art soumet sa pratique à l'expérience; esclave de la routine, l'homme du métier marche au hasard, à l'aventure.

Celui-là fonde sa réputation sur des travaux sérieux; celui-ci spécule sur la crédulité et les faiblesses humaines.

La sagacité, l'observation, le raisonnement, président à la conduite de l'homme de l'art; l'homme du métier obéit à une force aveugle, ou s'attache à des idées préconçues qui entretiennent son ignorance.

L'un n'admet que le certain, l'utile, et croirait manquer à la religion de son état s'il n'avait toujours en vue l'intérêt de ses semblables; l'autre substitue le merveilleux au positif et le chimérique au réel, cherche la renommée, ne vise qu'à son intérêt propre, et n'arrive à ses fins que par l'intrigue et l'imposture.

Les personnes éclairées rendent hommage à la dignité de l'art, admirent ses créations, préconisent ses bienfaits. Incapable de rien approfondir, le vulgaire accorde une égale et aveugle confiance au vrai talent et au faux savoir, au mérite à pied et au charlatanisme en voiture.

Faut-il donc s'étonner que ceux qui

exercent la médecine soient condamnés souvent à de pénibles épreuves, à des veilles laborieuses, à de regrettables luttes, et que la médecine elle-même ait subi de si fréquentes vicissitudes?

L'art de guérir offre, dans tous les pays, des phases identiques : informe et chancelant au début, il demeure longtemps stationnaire; puis il brille tour à tour et s'éclipse; tour à tour il passe de la pauvreté aux richesses, et des richesses à la corruption, jusqu'à ce que les dépositaires des saines doctrines recueillent ses débris épars et lui rendent sa splendeur.

Chez les modernes comme chez les anciens, la médecine, chargée de superfluités, ressembla, durant des siècles entiers, à un édifice composé de matériaux hétérogènes, et succombant sous son propre poids.

En 1680, il était encore de mode de multiplier les formules, de prodiguer les remèdes; on s'imaginait que chacun d'eux,

doué d'une vertu spéciale, *choisit*, en agissant sur nous, selon la piquante expression de Molière, *l'humeur pour laquelle il est destiné*. Plus tard, les praticiens désabusés simplifièrent leurs méthodes, leurs prescriptions, et les succès ont remplacé les erreurs ou les fautes.

Qui pourrait dire que les plaisanteries du *Malade imaginaire*, les joyeusetés du *Médecin malgré lui*, n'ont servi qu'à égayer ou divertir le monde, et que la plume incisive de l'immortel poëte, en nous délivrant de la race des Purgons, n'a point contribué au perfectionnement de l'art, de même que l'éperon et la main du cavalier accélèrent ou régularisent les mouvements d'un cheval indocile ou fougueux?

Tous les gouvernements se préoccupent de la vie des citoyens; tous prêtent à la médecine un ferme appui. Mais les gouvernements eux-mêmes subissent d'inévitables révolutions; à l'ordre succède l'anar-

chie, et les meilleures institutions périssent dans le naufrage de la société.

Les lois concernant l'art de guérir ne purent résister à la tempête de 1792 : le bonnet égalitaire se transforma en bonnet doctoral. On trouvait tout simple, par exemple, tout naturel, qu'un charpentier se fît chirurgien ; la matière à travailler constituait seule une différence, peu appréciable à vrai dire, suivant les penseurs de l'époque.

Un homme sans études, sans instruction, sans lumières, devenait médecin, de par sa volonté et par la grâce d'un pouvoir *un et indivisible*. Entendue de la sorte, la liberté porta ses fruits ; les cures de la nouvelle école furent si radicales, que la France s'en émut. Le décret du 19 ventôse an XI réorganisa enfin l'exercice de la médecine, et replaça les praticiens dans une honorable position.

Minerve sortit tout armée du cerveau de

Jupiter. A peine relevée de ses ruines, la science dut faire de rapides progrès. Elle se développa sous l'influence d'une législation tutélaire, et parvint à son apogée : semblable au Pactole, qui s'alimente à d'inépuisables sources, et ne s'étend que pour répandre au loin l'abondance et la fertilité.

Les trésors que le fleuve renferme excitent, on le comprend sans peine, bien des convoitises et bien des ambitions. Une nuée d'oiseaux incommodes essaie de sortir des marécages qui l'environnent, pour s'abattre à sa surface ; une foule de parasites, animaux rongeurs, infestent ses rives, et de hardis contrebandiers, trompant la vigilance de la douane, se montrent quelquefois sur la berge. L'impunité encourage la piraterie.

De tous les hommes de l'art, les chirurgiens-dentistes sont ceux qui eurent le plus à souffrir des envahissements de l'ignorance et du charlatanisme : ils résolurent,

vers 1846, de mettre un terme à un abus scandaleux, qui portait atteinte à des droits légitimement acquis, et livrait le public à la merci du premier venu.

Forte de l'opinion des Orfila, des Marjolin, des Réveillé-Parise, des Roux, des Velpeau, une partie de la famille d'Esculape voulut chasser du temple les faux prêtres. Expulsés deux fois, deux fois ils y rentrèrent. Le sang des victimes et les prières des sacrificateurs ont apaisé les dieux.

La guerre, déclarée aux dentistes improvisés par les dentistes munis de titres légaux, était une guerre de principes. Hélas! le sort des armes ne favorise pas toujours les bonnes causes : vainqueurs dans une première campagne, les assaillants furent vaincus dans la campagne suivante, et la barbarie continua ses ravages.

Un procès eut lieu, procès qui se termina par un échec imprévu et un triomphe peu honorable.

La plainte articula hautement ses griefs ; la prévention, retranchée dans l'antre de la chicane, tâcha de se dérober aux coups qu'on lui portait.

Appelée à se prononcer, la magistrature ne fut point unanime : on eût dit qu'elle avait, comme la médecine, ses *Galiens* et ses *Hippocrates*.

Le tribunal de police correctionnelle et la Cour de Paris nous donnèrent raison : ils avaient interrogé et leur conscience et la loi. Mais la réponse, quoique nette et précise, ne trouva point d'écho à la Cour de cassation, et Messieurs de la Cour d'Amiens, saisis du différend, usèrent d'indulgence.

On leur avait dénoncé de grands coupables, des hommes rapaces, des loups-cerviers : ils ne virent à leur barre que de timides agneaux, des êtres faibles, inoffensifs, qui méritaient de la pitié plutôt que de la colère et de la vengeance.

Nos adversaires acquittés ont levé le mas-

que. Les faits signalés à l'autorité sont plus que jamais patents, irrécusables.

Ah ! si l'oracle était de nouveau consulté, sa voix se ferait sans doute mieux entendre, et le pouvoir judiciaire, pénétré de la légitimité de nos droits, accomplirait sa noble et sainte mission :

« IL RENDRAIT DES ARRÊTS ET NON PAS DES SERVICES. »

## CHAPITRE II.

L'humilité chrétienne. — Les investigateurs. — Les moucherons de la science. — Un diplôme. — Les femmes et les palefreniers dentistes. — Les spécialistes. — Opinion de Bichat. — Considérations générales sur la chirurgie dentaire. — Traités de prothèse. — Complications pathologiques. — Une déplorable victime. — Les disciples du métier. — Les peccadilles. — Les ruses. — Les empiriques. — Robert-Macaire. — Les industriels. — La prohibition du chloroforme. — Nécessité du retour aux épreuves traditionnelles.

Qu'on ne croie pas que messieurs les dentistes marrons s'abaissent dans le monde, comme ils le font au sein du prétoire.

Devant la magistrature, ils se courbent, s'amoindrissent, s'annihilent : c'est là ce qu'on appelle de la modestie, ou plutôt de l'humilité chrétienne. Ailleurs ils se re-

dressent avec orgueil, prennent une attitude fière, un ton outrecuidant.

A les entendre, ils ont compulsé toutes les bibliothèques, digéré les in-folio les plus vermoulus, traduit les baragouins les plus exotiques, extrait, du Pacifique au pôle nord, la quintessence de tous les grimoires ; en un mot, les infiniment petits, les moucherons, les inutilités de la science en deviennent les coryphées et les sommités.

Qu'est-ce, en effet, qu'un diplôme d'officier de santé, voire même de docteur en médecine, à côté d'annonces pompeuses, de séduisantes réclames, d'affiches grandissimes, de montres richement encadrées, d'inventions toujours les mêmes et toujours nouvelles, chefs-d'œuvre impérissables, destinés à remplacer les fragiles dons de la nature ?

Au milieu des jongleries et des pasquinades du charlatanisme, l'art tombe des hauteurs de la Faculté, dégradé, avili. Des

femmes le ramassent en passant dans la rue; des palefreniers las du service, des hommes souvent flétris, s'affublent du manteau chirurgical pour couvrir leur abjection, leur souillure et leur incapacité.

Alors la science, cette figure grave et recueillie, ose à peine se montrer, avec sa robe modeste, dans l'obscure boutique des libraires de l'École.

Entouré d'une foule de prestidigitateurs, le vrai dentiste (et je pourrais heureusement en citer beaucoup) s'afflige du discrédit qui pèse sur sa profession, et rougit presque de l'exercer : comme si nous pouvions échapper à la destinée commune et ne point subir à notre tour le joug de l'intrigue; l'intrigue, lèpre honteuse, selon l'expression du célèbre Richerand, et qui, s'étendant à toutes les parties de l'ordre social, les altère et les détruit.

Mais ne cherchons point à sonder davantage les plaies que cache la souquenille du

bateleur ; bornons-nous à montrer du doigt les imposteurs et les ignorants, et voyons si l'art dentaire, mieux compris, mérite les dédains du monde et l'ostracisme de la loi.

En 1831, époque où je fus reçu docteur, il était peu en usage de renoncer à l'exercice pratique de l'ensemble des connaissances naturelles, pour se livrer à l'étude d'une branche spéciale.

L'expérience démontra, plus tard, l'utilité d'une concentration de l'intelligence humaine sur un point ; c'est alors que les grands spécialistes apparurent. Ils ne se doutaient pas, assurément, que la division des études dût nuire un jour à l'unité scientifique.

Le véritable spécialiste est aussi instruit que les autres médecins, mais il l'est beaucoup plus sur une branche déterminée. Cette supériorité, telle que nous la comprenons avec le docte et spirituel directeur du *Journal des connaissances médicales pratiques*

*et de pharmacologie*, est le résultat de nos goûts individuels, de nos tendances particulières, et de circonstances imprévues ou provoquées à notre insu.

Bichat, un des génies les plus synthétiques de notre siècle, avait pris déjà la défense des spécialistes : « L'universalité
» des connaissances humaines dans le même
» individu est une chimère, écrivait-il ; elle
» répugne aux lois de l'organisation ; et si
» l'histoire nous offre quelques hommes
» extraordinaires jetant un éclat égal dans
» plusieurs sciences, ce sont autant d'excep-
» tions à ses lois. Que sommes-nous pour
» oser poursuivre sur plusieurs points la
» perfection qui, le plus souvent, nous
» échappe sur un seul ? »

Le temps est déjà loin où l'on comparait les praticiens spéciaux à des rameaux détachés de l'arbre scientifique, et que la séve ne peut féconder.

La nature de mes travaux m'a permis de

recueillir d'intéressantes observations sur les névralgies dentaires et faciales, sur les affections scorbutiques, et les caries des maxillaires.

Plus je me suis adonné à cette branche de l'art, plus j'ai senti son importance, et j'ai dû en étudier plus particulièrement les détails.

Ce n'est pas au point de vue restreint du métier qu'il faut envisager l'art dentaire, mais dans son ensemble et dans ses rapports intimes avec la médecine et la chirurgie.

Considéré sous ce double aspect, il devient une spécialité digne d'intérêt. Aussi a-t-il été, pour des médecins et des chirurgiens distingués, la matière de nombreux traités de prothèse, qui le rattachent à la grande théorie des sciences naturelles, et démontrent la nécessité d'une pratique judicieuse et raisonnée.

L'inhabileté d'un praticien, en présence d'un cas normal, peut être sans péril ; mais

des complications imprévues réclament un diagnostic délicat et une intelligente application des ressources médicales.

Que de fois des clients se sont présentés à mon cabinet avec des affections syphilitiques ou scorbutiques dont ils ignoraient le danger, même l'existence, et auxquelles une opération maladroite, ou intempestive, pouvait donner une déplorable gravité !

En 1838, un officier anglais qui, dès l'enfance, avait éprouvé des accidents de carie dentaire, ressentit, durant un voyage à Paris, des douleurs très-vives sur le trajet du nerf maxillaire inférieur. Attribuant ses souffrances à des racines cariées, il fut conduit chez un dentiste, son compatriote, qui, sans examen préalable, lui arracha, avec une parfaite dextérité, deux molaires fort endommagées.

Quelques jours après, les gencives étaient devenues saignantes et douloureuses. Quatre sangsues furent appliquées à leur partie

antérieure et inférieure, et le subtil praticien profita de l'occasion pour recommander à son client un *merveilleux* dentifrice dont il était l'inventeur.

Cependant les gencives du jeune homme ne guérissaient pas. Loin de se cicatriser, les piqûres de sangsues ne tardèrent point à se tuméfier ; elles s'ulcérèrent, et devinrent le point de départ d'un foyer gangréneux et phagédénique.

L'artiste n'avait point réfléchi que son client revenait des Indes orientales, pays plein de dangereuses séductions pour un officier de vingt ans, et que la traversée était longue pour un tempérament lymphatique et scrofuleux ; il avait enfin *oublié* mille choses, surtout la première, l'essentielle, d'examiner avec soin l'état de son client.

Je fus appelé près du malade : la lèvre inférieure était tuméfiée et pendante ; un liquide sanieux et sanguinolent ruisselait de chaque côté des commissures labiales ; l'ha-

leine était infecte. Le jeune homme parlait difficilement, et j'avais peine à l'entendre.

Quatre ulcérations profondes, à bords taillés à pic, à fond grisâtre, et saignant au moindre contact, me révèlent une maladie scorbutique, compliquée de plus d'un symptôme de syphilis. L'état des ganglions cervicaux postérieurs eût confirmé mes doutes à cet égard, si j'eusse pu en avoir.

Dans les circonstances critiques, chaque minute a son prix : je proposai immédiatement une cautérisation au fer rouge, pour limiter les progrès du mal, en même temps qu'un traitement interne modifierait l'état général.

Le malade recula devant l'énergie du traitement, et voulut en référer au dentiste dont l'imprudence avait causé tous ces désordres.

L'infaillible opérateur nie l'imminence du péril, fustige la Faculté, et prescrit de simples gargarismes. Le client fut rassuré :

sécurité trompeuse et mensongère! Au bout de huit jours, appelé de nouveau, je constatai les progrès effrayants de la désorganisation des tissus : la lèvre inférieure tombée en sphacèle, un phlegmon ouvert entre l'os maxillaire et les parties molles. Évidemment, il y avait nécessité d'employer le fer rouge; mais je n'osai assumer une aussi grande responsabilité. Le docteur Blandin voulut bien appliquer lui-même le cautère actuel; il promena des incisions multiples sur les points phlegmoneux, et nous ordonnâmes un traitement interne des plus sévères.

Malgré cette médication rationnelle, toutes les parties atteintes se détruisirent. Il fallut plus de six semaines pour arrêter la désorganisation, et deux mois après, par une opération autoplastique, nous reconstruisions une portion de la lèvre et un lambeau de joue, avec la peau empruntée à la partie inférieure du cou. Enfin le

malheureux a pu recouvrer la santé, mais à quel prix? en devenant, pour tous, un objet de dégoût et d'horreur.

A l'inspection de plaques ulcérées sur les amygdales, un dentiste instruit n'eût pas manqué de reconnaître, du premier coup d'œil, une affection scorbutique. Au lieu d'ouvrir une issue à l'infection générale, en produisant une érosion de la muqueuse, soit par les sangsues, soit par l'instrument, il eût employé un traitement interne qui, habilement dirigé, pouvait, dans l'origine, triompher des symptômes et prévenir les accidents que nous avons eu à combattre.

Un fait identique a été observé, en 1837, à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. Une application de sangsues, faite par un dentiste imprudent, a eu des suites si affreuses, que nous n'osons en retracer le hideux tableau. Un des élèves de l'illustre chirurgien Sédillot employa le traitement le plus actif,

répéta les cautérisations, et ne parvint pas à sauver le malade.

J'ai pu enregistrer, depuis vingt ans, des observations analogues, soit dans les complications de scorbut ou de syphilis, soit dans les cas de névralgies partielles ou générales.

Une seule de ces observations suffirait à appeler la vigilance du Gouvernement, et à provoquer les plus énergiques mesures.

Dépourvus de connaissances anatomiques et physiologiques, les dentistes improvisés rencontrent sur leur route d'inévitables écueils. Loin de s'effrayer du péril, les téméraires le bravent, emportés par l'amour du lucre ou par leur présomption.

Ne pouvant déterminer le véritable siége d'une douleur, celui-ci commet une méprise, celui-là une maladresse. Une dent saine ôtée pour une mauvaise, une mâchoire fracturée ou meurtrie, ne sont, à leurs yeux, que des peccadilles.

Viennent les ruses du métier, qui dénotent, non du savoir, mais un bien coupable savoir-faire. On perce de bonnes dents, et chaque trou, que l'on remplit avec de l'or en feuilles, rapporte 10 ou 20 fr. Est-ce là de la chirurgie ou de l'habileté pratique?

Pour nos modernes empiriques, la bouche humaine est un fonds de terre à exploiter, une ville conquise, dont l'habitant est corvéable et taillable à merci. O Robert-Macaire, tu es surpassé, vaincu!

Ce n'est pas tout: chacun de nos industriels se dit, sans façon, l'inventeur d'un système de prothèse, fruit de ses recherches, de ses méditations, de ses veilles, destiné à détrôner, à anéantir tous les systèmes de ses confrères; et ce nouveau système ne diffère des anciens que par le nom bizarre qu'il lui donne.

La charité chrétienne n'est point la vertu dominante des apôtres de la science infuse: ils se déchirent à belles dents, comme s'ils

n'avaient point assez de leurs victimes ordinaires.

Dieu sait dans quel état se présentent à nous leurs clients désabusés !

« ... Sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras. »

Il ne suffit pas qu'une décision récente ait tracé aux dentistes sans diplôme des limites qu'ils ne devraient point franchir. La prohibition, par exemple, de l'emploi du chloroforme et des anesthésiques n'est qu'un premier pas vers une amélioration indispensable. On doit encore exiger que tous les hommes qui s'adonnent à la chirurgie dentaire soient soumis aux épreuves traditionnelles. L'anatomie, la physiologie, la pathologie, la plastique, font partie intégrante du domaine de l'art et le constituent essentiellement.

## CHAPITRE III.

Un mot de plastique. — Vieillesse et laideur. — La beauté imparfaite. — Les figures de bois. — Gloire redorée. — Quelques mots de physiologie. — Utilité des dents. — Pièces artificielles. — Maladies de la bouche. — La dentition. — Moyens prophylactiques et moyens curatifs. — Erreurs populaires. — Conseils d'hygiène. — Les fourbisseurs.

La plastique a pour objet de reproduire la forme et la grâce, qui se personnifient dans la femme, ce mystérieux ressort de notre existence physique et morale. Un art aussi précieux mérite, assurément, une place à côté de celui qui lutte contre la désorganisation et la mort, art consolateur, dont l'origine remonte au berceau du genre humain.

S'il se rencontrait un homme capable de prolonger à l'infini le règne de la jeunesse et de la beauté, la terre reconnaissante ouvrirait ses entrailles pour lui élever une statue ou dresser des autels.

A mesure que la civilisation étend ses progrès, nos infirmités s'accroissent avec nos besoins, et la science multiplie ses efforts

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage. »

Par malheur, c'est le visage de l'homme qui révèle, le premier, les ravages du temps. La médecine protége le malade contre les souffrances; mais le praticien, qui l'aide à vieillir, ne l'empêche pas de devenir fort laid.

On ne rit plus, ou on rit mal, quand il manque une dent aux premières loges du râtelier.

Il n'est pas de jolie femme avec de vi-

laines dents. Qu'elle vienne à perdre deux molaires : sa joue se creuse comme un fossé.

La chirurgie dentaire acquiert ici une grande importance. Certains dentistes, abusant de leurs avantages, se posent en juges souverains de la forme et de la beauté, et superbes, comme s'ils avaient inventé la Vénus antique, ils étalent de toutes parts... des figures de bois plus ou moins grotesques, qui montrent alternativement, entre deux lèvres rouges, une mâchoire de crocodile ou une scie ébréchée.

« Desinit in piscem mulier formosa superne. »

Abordons un coin de la physiologie, afin de nous convaincre de l'importance de l'hygiène et d'un diagnostic sérieux dans l'exercice des fonctions chirurgico-dentaires.

Les nombreux ouvrages publiés sur la prothèse remontent au XVI^e^ siècle; l'ignorance a pu s'y tailler, à bon marché, des

inventions, des systèmes, et une gloire redorée.

La physiologie, la chirurgie, la thérapeutique, éclairent incessamment cette branche spéciale de l'histoire naturelle.

Aujourd'hui, l'art du dentiste ne consiste plus seulement à soigner, arracher ou remplacer des dents; il comprend encore l'étude des maladies de la bouche, celle des affections dentaires, et le choix d'un traitement en rapport avec le tempérament des sujets et l'état de tout l'organisme.

L'utilité des dents est incontestable. Elles triturent les aliments, les imprègnent de salive, et préludent, en quelque sorte, aux opérations de l'estomac; sans les dents, il n'y a point, il ne peut y avoir de digestion complète et normale.

Il importe donc, dans la fabrication des pièces artificielles, de s'attacher à faciliter le mécanisme de la mastication, et pour cela, il faut agencer les dentiers de manière

qu'ils puissent remplir l'office des dents naturelles : c'est là ce que ne font point, et ne peuvent faire, les praticiens étrangers à la connaissance des lois physiologiques.

Mal broyés, ou mal imprégnés de salive, les aliments deviennent indigestes; et l'on comprend que les vices du système dentaire, ou de l'agencement des pièces, occasionnent des maladies chroniques de l'estomac.

La perte des dents, outre qu'elle altère la régularité du visage et change la physionomie, détermine la projection involontaire de la salive, les difficultés de prononciation, les modifications du timbre de la voix, etc.

La direction, l'ordre et l'implantation des dents exercent sur la parole une influence considérable. La voûte palatine, qui concourt à la formation de la voix, ne peut se creuser, se bosseler ou s'aplatir, sans fausser ou altérer les sons qui s'y modulent.

Que de voix admirables ont été perdues

faute de soins, ou par suite d'une maladroite application des pièces artificielles!

Nous ne ferons point la description scientifique des maxillaires et des dents; on la trouve dans tous les traités d'anatomie.

Là où finit l'émail, commence la zone de la partie osseuse où s'attache la gencive, qui maintient et sertit la dent, comme un chaton fait d'une pierre. Le collet de la dent est le point vulnérable, le défaut de l'armure, l'endroit où se forme le tartre, une des influences les plus pernicieuses de l'appareil dentaire.

Les dents sont exposées à diverses maladies : l'érosion, qui altère leur forme et les affecte souvent dès l'origine de leur ossification; la carie sèche, longtemps stationnaire et rarement douloureuse; la carie humide, désorganisation incessante.

Les dents peuvent se fracturer par leur rencontre, ou s'user par leur frottement; de là la déperdition de l'émail, qui laisse la

substance osseuse à découvert, et l'expose à l'action des corps acides et des sucs gastriques.

A ces causes morbifiques, qui réclament une prompte et intelligente intervention, il faut joindre l'engorgement des vaisseaux du périoste.

Mais les causes les plus graves, et les moins connues, appartiennent à la pathologie interne. C'est assurément de ce côté que se porteront, dans l'avenir, les études des spécialistes sérieux de la chirurgie dentaire. Eux seuls peuvent éviter les méprises déplorables dont nous sommes chaque jour les témoins.

Ce n'est point avec des dentifrices et des moyens locaux que l'on préservera de la destruction l'appareil dentaire d'un homme lymphatique et scrofuleux, non plus que les gencives des sujets prédisposés à la défibrination et aux affections scorbutiques. Chaque tempérament a des prédispositions

particulières; chaque homme a son milieu hygiénique dont il faut tenir compte.

La routine est incapable de saisir ces nuances, qui réclament un diagnostic sûr et un tact vraiment médical.

Chez l'enfant, lorsque la dent est parvenue à la membrane qui ferme l'alvéole, cette membrane, ainsi que l'alvéole, se trouve considérablement distendue. Les fibres nerveuses s'irritent, s'enflamment, et la dent les déchire pour se frayer une issue au dehors.

Les troubles qu'occasionne cette inflammation nécessitent l'intervention du dentiste-médecin.

Il est vrai que toutes les dents ne causent pas, à leur apparition, les mêmes désordres; mais on n'a que trop à déplorer les complications qui se produisent à la sortie des canines et des molaires.

Les enfants pléthoriques succombent fréquemment aux convulsions; d'autres, quelle

que soit leur constitution, sont sujets à des accidents, légers d'abord, mais qu'aggravent l'ignorance et l'incurie.

Si, d'un côté, il est essentiel d'aller au-devant des dangers qui menacent les enfants à l'époque de la dentition, d'un autre côté, les précautions, les plus simples en apparence, ont des inconvénients qui échappent à la sollicitude maternelle. Le hochet, par exemple, loin de rompre la gencive, la durcit, retarde l'évolution de la dent, et produit un gonflement inflammatoire, qui peut amener des congestions cérébrales.

Les émollients ne sont guère plus efficaces.

Souvent il arrive que, trois mois avant de paraître, une dent détermine des convulsions : une incision, faite à propos, conjurerait alors bien des dangers.

La plupart des symptômes graves qui compliquent la dentition chez les enfants

doivent être attribués à une direction maladroite, ou à une coupable négligence.

Les irrégularités et les anomalies qu'on remarque dans l'ordonnance du système dentaire procèdent des mêmes causes. Les dents ne sont mal rangées que parce qu'on ne leur a pas donné, en temps opportun, une direction convenable.

Les soins du dentiste sont nécessaires à l'enfant dès les premières années, surtout depuis l'âge de sept ans, époque où les dents se renouvellent, jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans. Une simple inspection de la bouche, tous les deux ou trois mois, éviterait des mesures de redressement douloureux ou au moins fatigant.

Cette précaution, je l'avoue, diminuerait singulièrement le personnel de la chirurgie dentaire; car les dents, disposées dans un ordre normal, sont beaucoup moins souvent atteintes par les maladies.

« *Principiis obsta.* »

Un préjugé fort accrédité semble, il est vrai, s'opposer à l'intervention régulière du dentiste. Ce préjugé, qui met une sorte de barrière entre nous et le public, est plus funeste que les erreurs et les perfidies des charlatans.

Presque toujours on consulte le dentiste quand il est trop tard.

Les maladies dentaires sont infinies; je ne les ai indiquées que sommairement. Si le dentiste était appelé à saisir le mal dès son invasion, il est certain que, dans la pluralité des cas, les dents menacées seraient garanties.

La carie, par exemple, dépend quelquefois de causes très-minimes qu'il serait facile de prévenir : une petite tache, qu'on n'enlève pas, devient à la longue une carie profonde, et des dents négligées sont toujours compromises.

Nombre de gens ne font usage ni de brosse, ni de cure-dent, ni d'éponge : il

est indispensable de s'en servir, pour enlever le limon qui s'engage dans les interstices des dents, et les pénètre, les ronge, toutes les fois qu'il contient un principe acide.

Les couches successives de ce limon forment le tartre, qui comprime, engorge et détruit les gencives.

C'est alors que les dents se déchaussent, s'ébranlent, et tombent: par conséquent, on ne saurait trop les soigner. La plupart de leurs maladies proviennent d'une négligence sordide, dont le moindre inconvénient est d'altérer la fraîcheur de la bouche, principalement chez les fumeurs, et d'envelopper la plus jolie femme d'une atmosphère inaccessible.

Les brusques transitions du froid à la chaleur ou de la chaleur au froid, l'habitude de dormir tête nue, l'intempérance, l'usage immodéré des sucreries, tous les excès qui, en troublant les fonctions digestives, déter-

minent l'émanation de gaz délétères, font encore sentir l'importance d'une hygiène bien entendue, et qui exige les conseils du médecin.

L'industrialisme a trouvé plus commode, et surtout plus productif, de substituer aux soins des hommes de l'art ses poudres et ses drogues, propres à fourbir des épées plutôt qu'à blanchir les dents. Nos empiriques ne se flattent pas moins d'enlever les douleurs; de prévenir la carie, les inflammations, le déchaussement, etc. Ils font plus, ils font maison nette.

Les opiats multiformes fertilisent merveilleusement le champ de la clientèle. Mais, quoi qu'en disent les praticiens sans peur et non sans reproche, un bon *dentifrice* est d'une composition fort délicate; il ne peut être, en général, que préservatif.

Quand j'ai voulu composer une eau dentifrice, je ne me suis pas contenté de mes

propres lumières, j'ai eu recours à celles d'un de nos premiers pharmacologistes.

La conservation des dents est due principalement à des préceptes d'hygiène ou de médication préservative, qu'un bon praticien peut seul indiquer.

Appliqués avec discernement, les moyens locaux ont sans doute leur utilité; mais il faut ordinairement les corroborer par des mesures plus efficaces. Quand une carie se manifeste par une tache apparente ou une douleur, elle a déjà causé des ravages que la chirurgie est souvent impuissante à combattre.

L'œil et la main du dentiste sont des préservatifs qui ne se remplacent pas.

Si l'hygiène de la bouche était soumise à une direction plus rationnelle et plus régulière, j'aurais moins à parler ici des râteliers et de tout l'arsenal destiné à fortifier les mâchoires démantelées.

## CHAPITRE IV.

Les faux inventeurs de systèmes. — Les vieilles idées. — Les dents d'hippopotame. — Les osanores. — L'historique d'un prétendu système. — Les absolutistes. — Une Babel. — L'éclectisme. — L'homme de l'art et l'artisan.

Je n'irai point, explorateur imprudent, m'égarer dans un dédale de systèmes fabuleux : mes compagnons de voyage tomberaient épuisés de fatigue et d'ennui, ou périraient dévorés par les osanores, les dents minérales, les dents de morse, etc., etc.

Un système est une forteresse armée en guerre : si vous regardez la herse d'un peu près, on tire sur vous à mitraille. J'ai dit forteresse, et je maintiens le mot ; voici pourquoi :

Un dentiste de fantaisie rencontre une banalité, une bicoque plus ou moins délabrée et ruinée par les passants ; il en prend possession, la badigeonne, s'y blottit comme le rat dans son fromage, et le lendemain, voilà la bicoque crénelée comme un fort.

« Cette grange était à la commune, » dit un paysan étonné de la métamorphose.

— « Manant, réplique l'intrépide héros, c'est moi qui l'ai bâtie. Voici le titre, ou brevet, en bonne et due forme, qui constitue mes droits. » Et aussitôt de lâcher sa bordée au téméraire questionneur.

Les inventeurs de systèmes, en fait de prothèse dentaire, sont une variété de ces conquérants.

Ils ont replâtré de vieilles idées, brossé de vieux habits, saccagé de vieux volumes, et les modestes antiquaires de la science sont surpris chaque jour de se voir assaillir par des bretailleurs dont ils reconnaissent les vieilles capes et les vieilles épées.

Les idées neuves sont rares ; il est plus facile de rhabiller les anciennes.

L'emploi des dents d'hippopotame était connu et d'un usage général, quand un spéculateur eut l'idée de s'en attribuer la découverte et de la décorer du nom d'*osanores*.

Les osanores s'étalèrent, en MONSTRES NOIRS, dans les feuilles d'annonces. Le *Charivari* leur fit une burlesque apothéose. Pendant six mois il fut question de ces dents miraculeuses, que la Providence n'avait pas eu l'esprit d'inventer, et dont un simple mortel gratifiait les palais invalides.

Cet étrange novateur ne s'était pas même donné la peine de fourbir l'antiquaille, du reste fort estimable, qu'il avait ramassée. Il la montrait et en usait avec la naïveté des premiers âges.

La substance des dents d'hippopotame est belle, légère, susceptible d'un travail achevé, et convient surtout aux gencives irritables.

Des dents naturelles ou minérales, incrustées sur une base d'hippopotame rosé, produisent le meilleur effet.

Depuis longtemps je me sers de cette substance; je suis même parvenu à lui donner une qualité inappréciable, *la dureté et l'incorruptibilité.*

Je n'ai jamais songé à étourdir le public du résultat de mes recherches, résultat auquel n'a pas été étranger le savant chimiste M. Chevallier, membre de l'Académie de médecine; mais je m'étonnai, je l'avoue, de rencontrer, sous le masque des osanores, le procédé ordinaire que, mon ami et moi, nous venions de perfectionner.

Le lecteur me pardonnera ce petit historique d'un système bâtard. Enfants de plusieurs pères, quoique du même lit, les autres systèmes sont, malgré le vacarme qui accompagne leur entrée dans le monde, je ne dirai pas tout aussi innocents, mais tout aussi pauvres, tout aussi insignifiants que

leurs aînés. Ajoutez qu'ils vivent en très-mauvaise intelligence, qu'ils se querellent, se battent, s'entre-tuent, de telle sorte que le public ne sait plus à quel saint se vouer, si toutefois il existe des saints dans une pareille galère.

« Quis inimicitior quam frater fratri! »

Les systèmes comportent fatalement les absolutistes. Chaque inventeur ou sectateur ne voit l'horizon que par le trou de sa jumelle : hors de ses lunettes, point de salut!

Les séides des dents minérales frémissent à l'idée des osanores. Les ingénieurs des dents à crochet racontent des chroniques lamentables concernant les dents à pivots, ce que les joailliers des dents à pivots leur rendent avec un mépris superbe. Figurez-vous une Babel perdue dans un épais tourbillon de nuages et de poussière : cherchez à y découvrir la vérité; vous ne la verrez

nulle part, tant elle est obscurcie, défigurée, méconnaissable!

L'éclectisme est la seule route où le praticien ne peut s'égarer. Mais l'éclectisme exige au moins des notions en pathologie, en anatomie, en physiologie; et l'ignorance, ou la paresse, aime mieux s'atteler à un système exclusif, soumettant la diversité des applications de l'art au joug de la routine ou au bénéfice de la spéculation.

On ne peut admettre de systèmes absolus: tous ont à subir les nécessités qui se produisent. On doit apprécier les cas où tel procédé est préférable. Cette sagacité, jointe à un ensemble sérieux de connaissances médico-chirurgicales, constitue le véritable dentiste.

Des praticiens, intéressés à proclamer qu'ils possèdent des secrets particuliers, décorent de noms baroques des épaves délaissées dans l'ornière, et qu'ils opposent aux progrès les plus incontestables de l'art moderne, ou s'efforcent d'appeler l'attention

du public, toujours crédule, sur les imperfections de divers procédés, et se gardent bien d'en indiquer les avantages.

S'ils parlent des dents à pivots, ils ne leur attribuent que des inconvénients; et cependant, lorsqu'une dent cariée, ou noircie, a dû être coupée au niveau de la gencive, et que la racine se trouve parfaitement saine, un pivot, introduit dans son canal après la cautérisation du nerf, ne saurait justifier aucune appréhension.

Ce pivot peut, à lui seul, tenir fixée dans la bouche une pièce quelquefois considérable, et dispenser de l'emploi des crochets.

Les crochets, mal disposés, se laissent apercevoir, blessent les gencives, et nuisent aux dents; bien combinés, ils sont, dans un grand nombre de cas, les seuls moyens propres à fixer solidement des pièces.

En outre, ils maintiennent et raffermissent les dents voisines de la brèche. On ne saurait

donc proscrire systématiquement l'emploi des crochets.

Il en est de même des autres procédés dont la chirurgie dentaire fait usage : hostilement repoussés par le charlatanisme, ils sont tous, en des mains habiles, de précieux auxiliaires.

Les dentistes les plus experts et les plus consciencieux n'auraient pas mis au jour une aussi grande variété de systèmes, relatifs à la nature et à la fixation des dents artificielles, si chacun de ces systèmes pouvait être indifféremment employé dans toutes les circonstances.

Il nous reste à signaler une erreur trop commune, et qu'il importe de détruire : souvent on confond l'homme de l'art avec l'artisan, qui fabrique des pièces mécaniques.

Ciseler des dents n'est pas chose difficile; c'est le fait d'un ouvrier. La fabrication des machines et des instruments appartient à

l'art manuel, leur application appartient à la chirurgie.

En admettant qu'un ouvrier, d'une habileté toute particulière, puisse fixer convenablement une pièce mécanique, il ne peut échapper aux soins préliminaires qui doivent en favoriser l'application. Ces soins indispensables touchent plus ou moins à la médecine opératoire, et tendent à prévenir soit des inflammations, soit des accidents nerveux.

La prothèse dentaire exige la sagacité du médecin et la constante application des lois physiologiques, soit pour décider un choix judicieux des différents systèmes mécaniques, soit pour obvier aux complications pathologiques que peuvent causer les pièces artificielles.

J'ai souvent utilisé l'intelligence des meilleurs ouvriers dans chaque spécialité; mais il m'a fallu les réunir, les diriger, les mettre sur la voie des améliorations que

j'avais en vue; et tout en tenant compte de certaines observations dues à leur discernement ou bien au hasard, je me suis convaincu que leur talent ne suppléera jamais aux inépuisables ressources de l'art médico-dentaire.

Les hommes du métier, à l'instar des artisans, se sont débarrassés des entraves scientifiques avec une adresse qui fait honneur à leur savoir-faire. Caressant les terreurs qui s'attachent en général à la chirurgie, ils s'abstiennent d'enlever des racines cariées et chancelantes, et les recouvrent de pièces qui déterminent des ulcérations, des abcès ou autres accidents inflammatoires, qu'il faut combattre plus tard par des opérations plus ou moins douloureuses et compliquées.

L'adresse et la subtilité sont des qualités utiles, surtout à ceux qui les possèdent, et elles ont fourni à nos illustres professeurs la matière de plus d'une spirituelle leçon :

c'est le railway qui mène aux rapides fortunes; mais rien, au point de vue de l'art et de la science, ne remplace le travail persévérant et une solide instruction.

« ...Ars longa, judicium difficile. »

## CONCLUSION.

Arrêtons-nous.

Que de volumes ont déjà paru sur la prothèse, depuis Hippocrate, Hérodote et Martial, le Bas-Empire, les trouvères et les sorciers, les grimoires de Médicis et les madrigaux de la régence, les ouvrages des Fauchard, des Duval, des Laforgue, etc., etc., jusqu'à ce ramassis de fastidieuses productions qui inondent notre époque!

Il est aisé de reconnaître les sources auxquelles s'abreuvent nos coureurs de renommée, le champ que pillent et ravagent nos effrontés glaneurs, et l'échoppe où nos fiers baladins prennent leurs travestissements.

L'art, maître et seigneur, faisait autrefois

du métier son valet. Aujourd'hui le valet s'est fait maître ; Scapin prescrit et vend des remèdes. Dieu nous garde de ses inventions et de ses ordonnances!

Parmi les acteurs improvisés de la comédie qui se joue devant nous, il est pourtant des hommes capables, qui se rattacheraient sans effort au corps médical.

Placé près du théâtre, j'ai pu, bénévole machiniste, lever le rideau, afin de mieux observer les mouvements de la scène et de faire poser ensuite sous les yeux de mes lecteurs les divers personnages de la pièce. Un coup de baguette m'a suffi : on ne se sert pas du bâton doctoral pour montrer des marionnettes.

Ma tâche est achevée : j'ai voulu relever de son abaissement la profession de chirurgien-dentiste, stigmatiser les hommes qui la déshonorent ; indiquer, en un mot, une plaie profonde, que parviendra seule à guérir une main ferme et puissante.

Il est impossible que notre cause, qui est celle de l'humanité, ne triomphe pas, tôt ou tard, grâce à l'initiative, à la sollicitude et à l'énergie d'un gouvernement auquel la France doit déjà tant de réformes salutaires et de sages institutions!

# TABLE

PAGES.

DÉDICACE . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5
QUASI-PRÉFACE . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7

CHAPITRE PREMIER.

L'art et le métier. — Coup d'œil rétrospectif sur la médecine. — Molière et les purgons. — Le bonnet égalitaire transformé en bonnet doctoral. — Les cures de la nouvelle école. — Décret du 19 ventôse an XI. — Les contrebandiers. — Guerre des dentistes. — Jugements contradictoires. — Incidents. — Arrêt de la Cour de cassation. . . . 9

CHAPITRE II.

L'humilité chrétienne. — Les investigateurs. — Les moucherons de la science. — Un diplôme. — Les femmes et les palefreniers dentistes. — Les spécialistes. — Opinion de Bichat. — Considérations générales sur la chirurgie dentaire. — Traités de prothèse. — Complications pathologiques. — Une déplorable victime. — Les disciples du métier. — Les peccadilles. — Les ruses. — Les empiriques. — Robert-Macaire. — Les industriels. — La prohibition du chloroforme. — Nécessité du retour aux épreuves traditionnelles. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 19

CHAPITRE III.

PAGES.

Un mot de plastique. — Vieillesse et laideur. — Beauté imparfaite. — Les figures de bois. — Gloire redorée. — Quelques mots de physiologie. — Utilité des dents. — Pièces artificielles. — Maladies de la bouche. — La dentition. — Moyens prophylactiques et moyens curatifs. — Erreurs populaires. — Conseils d'hygiène. — Les fourbisseurs . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 33

CHAPITRE IV.

Les faux inventeurs de systèmes. — Les vieilles idées. — Les dents d'hippopotame. — Les osanores. — L'historique d'un prétendu système. — Les absolutistes. — Une Babel. — L'éclectisme. — L'homme de l'art et l'artisan. . . . . . 47

CONCLUSION. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 59



